

Marc Dugain

Avenue des Géants



folio

COLLECTION FOLIO

Marc Dugain

Avenue
des Géants

Gallimard

Marc Dugain est né au Sénégal en 1957. *La chambre des officiers*, son premier roman, paru en 1998, a reçu dix-huit prix littéraires, dont le prix des Libraires, le prix Nimier et le prix des Deux-Magots. Il a été traduit en Allemagne, en Grande-Bretagne et aux États-Unis. Adapté au cinéma par François Dupeyron, ce film a représenté la France au Festival de Cannes et a reçu deux césars. Après *Campagne anglaise* et *Heureux comme Dieu en France*, prix du meilleur roman français 2002 en Chine, il offre avec *La malédiction d'Edgar* un portrait fascinant d'Edgar J. Hoover, qu'il a adapté et réalisé lui-même en anglais en 2013 pour la télévision. En 2010, il porte à l'écran *Une exécution ordinaire*, puis publie un recueil de nouvelles salué par la critique, *En bas, les nuages*, dont il a adapté une nouvelle à la télévision en 2011. Après *L'insomnie des étoiles*, paru en 2010, Marc Dugain signe avec *Avenue des Géants* son huitième roman, lequel paraîtra aux États-Unis en 2014.

*À Florent, Héloïse, Roman Kamil et
Emmanuelle : ma joie.*

*À Bruno Jeanmart, psychanalyste et
philosophe, mon plus vieil ami. De nos
discussions tardives a germé ce livre.*

« Être, c'est être coincé. »

CIORAN,
Écartèlement

Comme chaque mois, elle lui fait face après s'être installée lourdement sur sa chaise. Elle sort les livres de son sac, une dizaine. Pour la plupart ils ont une couverture cartonnée. Il y jette un coup d'œil rapide, et les pose devant lui. Elle sourit d'un trait fin sans le regarder en face. Elle fait en sorte depuis des années de ne jamais croiser son regard, ce qui l'oblige à beaucoup tourner les yeux. Elle baisse souvent la tête. C'est l'occasion pour lui de voir le sillon de sa calvitie au milieu de son crâne s'élargir. Elle a les cheveux longs et il est difficile de dire quand ils sont propres. Même propres, ils n'ont pas l'air de l'être. Elle a dû être passablement jolie, pour autant qu'on puisse distinguer une ancienne beauté derrière des traits bouffis. Affaïssé il l'est aussi, mais il a de bonnes raisons de l'être. Alors qu'elle, on se demande. Il aime bien cette femme. En fait, il en est venu à conclure qu'il l'aime bien parce qu'il ne ressent rien pour elle, ni amour ni haine. Parfois un peu d'agacement. Il lui en veut d'être la seule personne à lui rendre visite. Il lui en veut pour les autres qui ne le visitent jamais, ce qui est un peu

injuste vu qu'il n'y a plus d'autres. Il est assez perspicace pour avoir remarqué que depuis longtemps elle a quelque chose à lui dire. Mais quoi ? Il n'en sait rien. Il sent juste la pesanteur d'une parole qui ne s'exprime pas. C'est au-delà de la timidité. Elle n'est jamais vraiment naturelle devant lui. Elle compose. Assez maladroitement et souvent sa voix est en décalage avec ses expressions. Parfois il la sent illuminée, parfois complètement éteinte. Elle a de gros seins flasques qui finissent une gorge fripée. Pour une femme qui doit avoir la soixantaine il ne trouve pas cela très reluisant. Mais il lui est reconnaissant de ne pas le faire fantasmer. On ne tire pas sur un moteur sans essence.

— Vous avez parlé avec les journaux de ce qu'on avait évoqué ?

Elle prend un temps pour répondre. Rien d'extraordinaire à cela, elle prend toujours un temps pour répondre comme si elle se sentait une responsabilité.

— Oui. À plusieurs journaux de la côte. Ils sont int... comment dire, intrigués. Ils réfléchissent. Mais je crois que cela peut se faire.

Ses yeux se remettent à tourner. Quand elle fait comme ça, il lui écraserait son poing sur la tête, mais au fond il n'en a pas très envie. Et puis il imagine les dégâts que cela causerait pendant qu'elle continue de sa voix où chaque mot semble s'excuser de sortir de sa bouche petite pour un visage de cette taille. Elle doit avoir du sang indien. Pas du sang frais, du sang qui remonte au début du siècle où on leur a réglé leur compte.

— C'est un peu risqué pour eux, vous comprenez...

— Vous voulez dire comme critique littéraire ?

— Oh non ! Là-dessus ils se feront leur propre opinion. C'est plus de révéler qui vous êtes ou pas. Et s'ils ne disent pas qui vous êtes, on pourrait le leur reprocher un jour. En même temps, ils se disent qu'à révéler votre identité, ils pourraient faire un coup. Enfin, les médias... quoi...

Il opine à contretemps comme si la conversation ne l'intéressait déjà plus. Il a toujours agi ainsi. C'est une façon de prendre l'ascendant sur ses interlocuteurs. Il se ravise :

— J'en ai lu des critiques dans ma vie. Je ne vois pas ce que je pourrais leur envier. Je me suis avalé 3952 livres depuis le début des années 70. Une lecture dans le moindre détail, et ce n'est pas vous qui me direz le contraire. Maintenant, est-ce que ça me donne le droit d'avoir une opinion sur la littérature ? Je le crois.

— Ils m'ont dit qu'ils pensaient à vous plutôt comme critique de polars.

Il s'efforce de ne pas paraître énervé pour ne pas l'effrayer, car elle s'effraie facilement.

— Ça flaire le bon coup. Vous leur direz que le polar ne m'intéresse pas. Mais pas du tout. Trop de conventions, de lieux communs, d'énigmes sans intérêt.

Ils restent un bon moment sans rien se dire, chacun regardant ailleurs. Il n'y a rien pour poser ses yeux dans cette pièce, alors chacun balaye le mur opposé. Il en a déjà assez d'elle, mais il se contrôle, ne veut pas qu'elle le ressente, elle n'y est pour rien. Soudain ça fuse :

— Vous pouvez leur annoncer le chiffre. 3952 livres de 71 à aujourd'hui. Et si vous voulez

les faire rire, dites-leur que je n'en avais lu qu'un seul entre ma naissance en 48 et 1971. Je l'ai lu trois fois. Devinez lequel ?

Elle répond :

— La Bible.

— Non, *Crime et châtement*. Un sacré bon livre, vraiment. Je ne crois pas qu'on en ait écrit de meilleur.

Il lit dans ses yeux qu'elle se demande si ce n'est pas une plaisanterie. Elle a un joli nez droit et des yeux d'une couleur originale. Mais elle sent la peur comme un cadavre sent la mort. Une peur générale de l'existence. D'ailleurs elle se met du patchouli sans compter pour la masquer. Ça doit en tromper un grand nombre. Pas lui.

Il reprend l'inspection des livres qu'elle lui a apportés. Il y découvre un intrus.

— C'est quoi ce livre pour enfants ?

— Une proposition. On s'est aperçus qu'on manquait d'enregistrement pour les enfants. Et il y a beaucoup plus d'enfants aveugles qu'on ne le croit.

— Vous l'avez fait exprès ?

Elle se met à fondre comme une glace en plein soleil, s'essuie le front avec le dos de la main. Elle ne voit pas de quoi il parle.

— Vous ne savez sans doute pas que ma grand-mère écrivait des livres pour enfants, dit-il doucement pour la rassurer car elle est d'un rouge inquiétant. Mais ce n'est pas le plus important, vous m'imaginez enregistrer des CD pour enfants avec la voix que j'ai ? Il faut être un peu désespéré pour avoir une idée pareille. Et c'est un travail énorme de se mettre à la place d'un enfant lors-

qu'on ne vous a jamais laissé la chance d'en être un. Je n'ai pas ce don.

Elle enchaîne à toute vitesse :

— Personne n'est aussi médaillé que vous pour la lecture. C'est vous que l'éditeur veut, enfin... qu'on veut.

Elle croit le flatter. Il a passé l'âge, même s'il est fier de ses médailles.

Il lui promet d'essayer, cela ne coûte rien et tout le monde sera content. Il aime bien faire des compromis. Cela peut paraître un peu stupide à dire mais il ressent un vrai plaisir aux compromis. Si chacun acceptait de faire la moitié du chemin, il est convaincu qu'on éviterait les conflits. Il le dit souvent dans ses prêches à ses gars. Dès que l'idée du compromis a germé dans votre esprit, la violence a perdu. Même si vous n'avez pas l'intention de faire la moitié du chemin, un pas vers l'autre et la violence est derrière vous. Il ne veut plus discuter de cette histoire de livres pour enfants, c'est d'accord, il essaiera. Sinon il aurait l'impression d'obéir au passé et il ne le veut plus jamais.

— Les bons critiques comprennent que la promenade de l'auteur autour du sujet est plus essentielle que l'essence de ce sujet. Il est là, l'authentique voyage de la littérature. Si on devait se taper des milliers de pages juste pour ce qui doit être dit, dites-moi quel serait l'intérêt ? J'ai entendu tellement de saloperies sur des gens qui ne le méritaient pas. Quand vous lisez ce que Mary McCarthy ou Henry Miller ont écrit sur Salinger, incapables de le lire autrement qu'au premier degré, je me pose des questions sur la pertinence de leur jugement et j'en viens à me deman-

der si ce n'est pas l'aveu de la médiocrité de leurs propres écrits. Ça me fout dans de ces rognés parfois ! Je vous passe tout ce que j'ai pu lire sur Carver. Bien sûr, maintenant ils l'ont foutu au Panthéon, tout juste s'ils ne l'ont pas enterré dans le caveau familial de Tchekhov, mais moi j'étais là quand ils dégoisaient sur son minimalisme. Il a fallu qu'il meure. Tous ces gens-là préfèrent les momies aux vivants. Qu'ils fassent comme ils veulent après tout, mais pour les polars qu'ils ne comptent pas sur moi, c'est compris ? C'est un genre mineur, méprisable. Même le plus minable des polars n'est pas capable de retranscrire 10 pour cent de la réalité dont il parle.

Il dit tout ça, sans élever la voix. Il est rare qu'il élève la voix. Ses colères s'épanouissent dans un caisson étanche. Quand il est en colère, il est le seul à le savoir.

— Si vraiment vous ne voulez pas du livre pour enfants...

Pour lui l'affaire était entendue. Pourquoi revient-elle dessus ? Il a connu beaucoup de gens comme elle qui ne peuvent pas faire un pas en avant sans regarder derrière eux.

— Je vous ai dit que je le lirai.

Elle affiche un petit sourire pitoyable. Elle regarde l'heure à sa montre et sourit de nouveau pour se dégager du regard insistant qu'il pose sur elle. Elle le prend comme une mauvaise intention alors qu'il en a seulement marre de fixer le mur derrière elle.

— Vous allez revenir quand ?

Elle semble soudain soulagée.

— Dans quatre semaines.

Il pourrait lui interdire l'entrée. Il suffirait qu'il le demande à l'administration. Elle n'aurait plus qu'à leur déposer les livres. Il en a le pouvoir, c'est une certitude, mais ce serait en abuser. Parfois, il ressent comme une colère sourde à l'idée d'être condamné à ne voir pour femme que ce haut de crâne aux allures de champ de blé mouillé. Il est sûr qu'elle se défonce. C'est le genre à tenir un pétard d'une main et un café de l'autre au petit déjeuner en oubliant de manger. Elle doit siroter des sodas toute la journée, entrecoupés d'un hamburger qui a épongé toute la graisse de la plaque. Depuis qu'elle vient le voir, une bonne trentaine d'années, il lui est reconnaissant de ne lui avoir rien confessé de personnel la concernant. Il ne l'aurait pas supporté. Difficile de l'expliquer mais il l'aurait mal pris. Il peut accepter une relation professionnelle, rien d'autre. Il guette les tentatives de privautés pour les étouffer et elle le sait. Elle n'a jamais commis d'impair.

Il est temps d'en finir :

— Vous pouvez me procurer un CD la prochaine fois que vous venez? Je vous le dis tout de suite, je n'ai pas les moyens de vous le payer.

Elle est trop heureuse de lui faire plaisir, elle opine convulsivement.

— Alors c'est bien, dit-il en se levant. Skip James. Le plus que vous pourrez. Mais surtout *Crow Jane* et *I'd Rather Be the Devil*.

Elle promet et se lève à son tour. Elle a un peu de mal à se sortir de son siège. C'est certainement dû à l'obésité qui pèse sur ses genoux. Il lui tourne le dos, lève la main en signe de salut, baisse la tête pour passer la porte et quitte la pièce en rajustant ses lunettes.

Un homme respecté peut se prévaloir de petits privilèges. L'un des siens c'est de pouvoir aller chercher son courrier lui-même. Le chef le lui tend avec un sourire. Il apprécierait de n'avoir affaire qu'à des types comme lui. Il ne se passe pas un jour sans qu'il reçoive une lettre. Vous ne savez pas le plaisir que c'est d'ouvrir son courrier en étant certain de ne jamais recevoir de mauvaises nouvelles. Il reçoit deux sortes de lettres. Les plus fréquentes sont des remerciements de ses auditeurs. Elles n'ont pas été écrites par eux, mais dictées à un proche. Ils le remercient pour le soin qu'il prend à lire les livres, pour ses intonations qui, disent certains, le mettent au niveau de l'Actor's Studio. Il apprécie le compliment, même s'il n'aime pas les acteurs. Il ne fait pas confiance aux gens dont le métier est d'être quelqu'un d'autre. Tôt ou tard, ils finissent par ne plus savoir qui ils sont. L'empathie n'est pas son fort et il croit que c'est mieux de l'avouer que de faire semblant, pourtant il a de bons sentiments pour tous ces aveugles qui l'écoutent. Il imagine la souffrance d'être aveugle surtout aux États-Unis, le pays aux plus beaux paysages du monde, mais heureusement, ceux qui sont nés ainsi ne connaissent pas les regrets. En dehors des aveugles, il reçoit des lettres d'admiratrices. Elles sont souvent croustillantes. Elles lui envoient toujours une photo d'elles. Une photo d'identité ou un portrait en pied. Certaines posent carrément nues dans toutes les nuances qui vont de l'érotisme à la pornographie la plus obscène, avec des gros plans sur leur sexe. Il trouve cela écœurant. Les lettres qui les accompagnent sont souvent démentes, et

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

HEUREUX COMME DIEU EN FRANCE, 2002. Prix Terre de France — La Vie 2002 (« Folio », n° 4019).

LA MALÉDICTION D'EDGAR, 2005 (« Folio », n° 4417).

UNE EXÉCUTION ORDINAIRE, 2007 (« Folio », n° 4693).

L'INSOMNIE DES ÉTOILES, 2010 (« Folio », n° 5387).

AVENUE DES GÉANTS, 2012 (« Folio », n° 5647).

Aux Éditions J.-C. Lattès et Presses Pocket

LA CHAMBRE DES OFFICIERS, 1998.

CAMPAGNE ANGLAISE, 2000.

Aux Éditions Flammarion

EN BAS, LES NUAGES, 2009 (« Folio », n° 5108).



Avenue des Géants
Marc Dugain

Cette édition électronique du livre
Moi, Lucifer de Glen Duncan
a été réalisée le 8 novembre 2013
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070453535 - Numéro d'édition : 252951).

Code Sodis : N55689 - ISBN : 9782072491061 -
Numéro d'édition : 252953.